



65^e FESTIVAL D'AVIGNON

Vincent Macaigne

**AU MOINS J'AURAI LAISSÉ
UN BEAU CADAVRE**

d'après *Hamlet* de William Shakespeare

CLOÎTRE DES CARMES



9 10 11 12 13 15 16 17 18 19 À 21H30

CLOÎTRE DES CARMES

durée estimée 3h30 - création 2011

adaptation, mise en scène, conception visuelle et scénographique **Vincent Macaigne**

scénographie **Benjamin Hautin, Julien Peissel**

accessoires **Lucie Basclat** lumière **Kelig Le Bars** son **Loïc Le Roux** assistantat **Marie Ben Bachir**

technique et production **Festival d'Avignon**

le décor a été réalisé dans les ateliers du **Festival d'Avignon**

avec **Samuel Achache, Laure Calamy, Jean-Charles Clichet, Julie Lesgages, Emmanuel Matte, Rodolphe Poulain, Pascal Rénéric, Sylvain Sounier**

production Festival d'Avignon

coproduction Théâtre national de Chaillot (Paris), MC2: Grenoble, Centre dramatique national Orléans/Loiret/Centre, Les Théâtres de la Ville de Luxembourg, La Filature Scène nationale-Mulhouse, le phénix scène nationale Valenciennes, Compagnie Friche 22.66, L'Hippodrome-Scène nationale de Douai

action financée par la Région Île-de-France

avec le soutien de la Direction régionale des affaires culturelles d'Île-de-France-Ministère de la Culture et de la Communication et de la Spedidam avec la participation artistique du Jeune Théâtre national

Par son soutien, l'Adami aide le Festival d'Avignon à s'engager sur des coproductions.

Spectacle créé le 9 juillet 2011 au Cloître des Carmes à Avignon.

Les dates d'Au moins j'aurai laissé un beau cadavre après le Festival d'Avignon : du 2 au 11 novembre au Théâtre national de Chaillot à Paris ; du 16 au 25 novembre à la MC2:Grenoble ; les 5 et 6 janvier 2012 à la Filature Scène nationale de Mulhouse ; les 11 et 12 janvier à l'Hippodrome Scène nationale de Douai ; du 18 au 20 janvier au Centre dramatique national Orléans/Loiret/Centre ; du 25 au 27 janvier au Lieu Unique Scène nationale de Nantes ; le 8 février aux Théâtres de la Ville de Luxembourg ; les 14 et 15 février au phénix scène nationale Valenciennes.

Au moins j'aurai laissé un beau cadavre fait l'objet d'une Pièce (dé)montée, dossier réalisé par le Centre Régional de Documentation Pédagogique d'Aix-Marseille, disponible sur notre site internet et sur celui du CRDP d'Aix-Marseille.

A synopsis in English is available from the ticket office or from the front-of-house staff.

Entretien avec Vincent Macaigne

Depuis que vous êtes metteur en scène, vous travaillez soit sur vos propres textes soit sur des textes d'autres auteurs comme Sarah Kane ou encore Dostoïevski, à partir duquel vous avez fait une adaptation de *L'Idiot*...

Vincent Macaigne : Ce n'était pas à proprement parler une adaptation. C'est plutôt « une libre inspiration » qui consistait à conserver les personnages du roman, mais pas la totalité des textes qui le composaient. Nous avons mélangé les mots de Dostoïevski aux nôtres, les miens et ceux des acteurs. C'était avant tout la thématique du roman et sa trame qui m'intéressaient.

Dans ce genre de travail, vous sentez-vous proche d'un auteur comme Heiner Müller, qui privilégiait le montage, le collage de textes divers pour composer ses propres œuvres ?

Non, pas du tout. Je ne dispose pas de corpus de textes au moment où je commence à travailler avec les acteurs. Je me lance dans un seul texte dont la problématique m'intéresse, souvent pour des raisons très personnelles, et l'aborde très simplement. Ensuite, c'est le travail qui détermine les choix qui sont faits : garder le texte original ou le modifier en regard avec d'autres textes. En fait, j'aime être libre et penser que, lorsque je commence à travailler sur un projet, je peux tout me permettre.

Pour *Au moins j'aurai laissé un beau cadavre*, est-ce la figure d'Hamlet qui vous a d'abord intéressé ?

Oui, bien sûr, car Shakespeare aborde des thèmes qui, en ce moment, me sont proches. J'ai envie de dialoguer avec lui et avec son personnage. J'ai écrit beaucoup de textes personnels, jusqu'au jour où je me suis aperçu que je tournais un peu en rond dans mon écriture. J'ai alors pensé qu'il devenait nécessaire de m'engager dans des conversations avec les auteurs qui me touchaient.

Il faut dire que, lorsque j'écris, je ne me considère pas comme un auteur, mais plutôt comme quelqu'un qui doit extraire et tirer quelque chose de lui, son unique moyen étant l'écriture. Je ne fantasme pas sur la qualité de mes textes, qui d'ailleurs ne sont jamais édités. J'ai donc lu Shakespeare, mais aussi Nietzsche, sans savoir réellement ce qu'il adviendrait de cette lecture. Puis, tout cela s'est décanté au moment des répétitions, avec les acteurs qui ont également eu une part importante dans le montage final.

Avez-vous établi un lien entre votre travail sur *L'Idiot* et celui sur *Au moins j'aurai laissé un beau cadavre* ?

Certainement, car je considère Hamlet comme un personnage ayant vécu tout ce qu'a vécu le personnage de *L'Idiot*, le prince Mychkine, avant de s'engager dans sa propre histoire. Quand je me suis intéressé à *L'Idiot*, je voulais savoir comment mettre à bas la naïveté pour construire une sorte de monstre. Peut-être que ce monstre, c'est aussi Hamlet... Déjà dans ma pièce *Requiem 3*, il était question d'un père qui maudissait son enfant pour accéder au pouvoir. Dans ses malédictions, il appelait cet enfant Hamlet. Mon intention était d'écrire sur la violence entre père et fils, ou entre frères. Le prénom qui m'est immédiatement venu à l'esprit est celui du héros shakespearien. Mais j'ai ensuite abandonné ce thème, jusqu'au jour où j'ai redécouvert le "vrai" Hamlet, celui de Shakespeare et celui de Saxo Grammaticus, dont Shakespeare semble s'être inspiré.

Quel est votre rapport au texte de Shakespeare ?

J'ai travaillé sur la traduction de François-Victor Hugo, que je trouvais très intéressante. J'ai ajouté d'autres textes de moi et également des extraits du conte danois original à partir duquel Shakespeare a imaginé son propre *Hamlet*. C'est un conte violent, où l'on parle de pourriture et de meurtre. Un conte où la recherche de pureté et de vérité débouche sur une dérive tyrannique et sanguinaire. En ce qui concerne le texte de Shakespeare, j'ai lu plusieurs traductions et me suis aperçu qu'en fait, il y avait des parcours de traduction un peu obligés pour certains passages de la pièce. Il y a un ghetto de situations, qui rend le texte beaucoup moins poétique que l'on croit. C'est une pièce très concrète, sans vraiment de lyrisme, mais avec énormément d'humour. Il y a très peu de moments rhétoriques, très peu de moments d'arrêt où se posent des questions existentielles. À Elsenor, on est dans une maison qui brûle où tous les personnages sont soumis à l'urgence.

Le personnage d'Hamlet a été traité de mille et une manières. Comment l'avez-vous imaginé ?

Je crois que c'est un homme happé par la chair plus que par l'esprit, par le concret plus que par l'intellect. C'est un homme qui joue la folie pour ne pas être découvert, un être confronté à la violence, à la brutalité. Il est violent parce que le monde qui l'entoure l'est également. C'est une sorte d'artiste qui veut agir sur le monde. Ce qui m'intéresse, c'est le trajet d'un homme qui pressent quelque chose et qui veut faire de l'art pour dire la vérité de ce quelque chose. La pièce qu'Hamlet fait jouer dans la pièce est pour moi la pièce qu'Hamlet invente en tant qu'artiste. Mais, comme il n'y arrive pas, comme la pièce ne permet pas de découvrir la vérité, il pousse encore plus loin en passant aux actes : ne reste plus que la mort, la parole n'étant même plus possible. C'est vraiment une réflexion générationnelle que j'exprime là, le sentiment profond d'une impossibilité, aujourd'hui, à prendre la parole.

On présente souvent Hamlet comme un fou ou comme quelqu'un qui joue avec la folie.

Cet aspect du personnage vous a-t-il intéressé ?

Dans le conte original danois, Hamlet doit jouer à être bête pour pouvoir sauver sa vie. Il joue donc. Mais plutôt que de folie, je préfère parler de jusqu'au-boutisme. Hamlet veut aller jusqu'au bout de sa démarche. Est-ce de la folie ? Je ne sais pas. C'est la recherche de la vérité qui rend Hamlet « fou » parce qu'il va au terme de cette recherche.

Vous dites de la pièce qu'elle n'est tragédie que par « bêtise ». Qu'entendez-vous par ce mot ?

Il ne s'agit pas du mot « bêtise » pris au sens de « bête » ou de « crétin », mais plutôt au sens de « naïveté ». Polonius, par exemple, est vraiment inquiet pour sa fille et cette inquiétude l'entraîne forcément vers la naïveté. Parler de l'enfance d'Hamlet me paraît essentiel pour comprendre ce qui

arrive. J'aime bien l'idée, iconoclaste, que le père d'Hamlet n'est pas un homme bien, alors que Claudius, quant à lui, l'est et qu'il tue peut-être son frère pour de bonnes raisons. Le jeune Hamlet serait alors prisonnier de cette situation, comme pris dans un étau.

Propos recueillis par Jean-François Perrier

Vincent Macaigne

Animé par la farouche volonté de faire entendre la voix du théâtre dans un monde en crise, le comédien Vincent Macaigne est devenu metteur en scène pour s'exprimer sur un plateau transformé en champ de bataille des corps et des idées. Affrontant goulûment la mort à travers différentes versions d'un Requiem sans cesse retravaillé, la combattant par une débauche d'artifices revendiqués et magnifiés, il assène avec force sa confiance en un art théâtral capable de maintenir l'homme debout. Jouant d'une certaine forme de naïveté dans sa rencontre avec les mythes fondateurs, il sait construire sa déconstruction, refusant toute gratuité, mais défendant l'urgence de l'acte artistique. C'est cette urgence qui a également fait de lui un auteur, mêlant sa voix à celle des grands dramaturges qu'il admire : Shakespeare ou Dostoïevski. Réécrivant L'Idiot, il charge le héros de ses propres angoisses et de ses propres espoirs qu'il parvient à faire incarner par des comédiens auxquels il demande un engagement physique total. Une implication de chaque instant qui les oblige à ne pas faire semblant, à prendre tous les risques pour faire surgir la vérité qui se cache derrière les rituels d'un théâtre bousculé. Aller jusqu'au bout de l'action, ne rien négliger pour réchauffer les rêves et même les accélérer, opposer à la violence du monde la violence d'un art où la parole est directement adressée, qu'elle soit cri de colère, de désespoir ou d'amour pour une humanité malmenée, voilà tout ce qui se retrouve au cœur du travail de Vincent Macaigne. Il vient pour la première fois au Festival d'Avignon.

C'est dans les prémisses du XVII^e s. que Shakespeare (1564-1616) écrit et met en scène La Tragédie d'Hamlet, prince du Danemark. Il s'inspire d'un texte de François de Belleforest publié en 1576, lui-même nourri d'une chronique danoise du XIII^e s., La Gesta Danorum, due au moine écrivain Saxo Grammaticus. C'est sans doute la pièce la plus mystérieuse du dramaturge anglais et, depuis le XIX^e s., la plus jouée.



autour d'*Au moins j'aurai laissé un beau cadavre*

CONVERSATION DE L'ÉCOLE D'ART

15 juillet - 11h30 - ÉCOLE D'ART

Théâtre de la cruauté, artistes à vif, avec Emmanuelle Garnier et Yannick Butel modération Karelle Ménine

DIALOGUE AVEC LE PUBLIC

15 juillet - 17h - ÉCOLE D'ART

avec l'équipe artistique d'*Au moins j'aurai laissé un beau cadavre*, animé par les Ceméa

Informations complémentaires sur ces manifestations dans le *Guide du Spectateur* et sur le site internet du Festival.

Sur www.festival-avignon.com retrouvez la rubrique *Écrits de spectateurs* et faites part de votre regard sur les propositions artistiques.

L'Adami favorise le renouvellement des talents et consolide l'emploi artistique au moyen de ses aides à la création. Dans le cadre de cette mission, l'Adami soutient les coproductions ambitieuses du Festival d'Avignon. Elle participe ainsi à la diversité culturelle du spectacle vivant et à l'emploi direct de très nombreux artistes.

L'Adami gère les droits des comédiens, des danseurs solistes et, pour le secteur musical, ceux des artistes-interprètes principaux : chanteurs, musiciens solistes et chefs d'orchestre pour la diffusion de leur travail enregistré.

Pour vous présenter les spectacles de cette édition, plus de 1500 personnes, artistes, techniciens et équipes d'organisation ont uni leurs efforts, leur enthousiasme pendant plusieurs mois. Plus de la moitié, techniciens et artistes salariés par le Festival ou les compagnies françaises, relève du régime spécifique d'intermittent du spectacle.

